

LES VEILLES

DU

PÈRE BONSENS.

VOL. I.

DE TOUT UN PEU

No. 10

Les Veilles du Père Bonsens se vendent à soixante par livraison. Les personnes de la campagne, ou de la ville qui désireraient recevoir cette publication, à domicile, pourront adresser à l'éditeur propriétaire, N. AUBIN à Belmont, Comté de Verchères ou au No. 34, Rue St. Gabriel Montréal, une somme quelconque en argent ou en estampilles, et il leur sera adressé des livraisons jusqu'à ce que le montant ait été épuisé. L'envoi équivaldra à un reçu. Toutes lettres, questions, suggestions, etc. destinées à l'éditeur, devront être adressées comme dessus.

Cinquième Entretien.

(Suite.)

Où monsieur Languille donne à Pétrus un conseil d'avocat qu'il se fait payer et où il fait gratuitement un long discours pour expliquer les raisons qui doivent empêcher un jeune homme de se mêler de politique. — Où Monsieur Bonsens fait l'histoire du traité de réciprocité, des causes de son abrogation, des conséquences qui en ont eu pour l'avenir du pays, et où il rappelle en un mot bien des choses oubliées dont beaucoup de gens n'ont pas à se souvenir, etc., etc.

Languille. — Brave, innocent et naïf jeune homme, j'admire votre candeur et l'estime l'honnête simplicité de votre caractère. Mais auriez-vous la bonté de me dire à quoi serviraient les avocats si on laissait sans défense et sans secours les voleurs, petits ou grands; les escrocs de tous les étages, les spoliateurs en pantoufles de velours ou se promenant nus pieds? Croyez-moi, cultivez vos choux avec un cœur pur; faites paître vos moutons et tondéz leur blanche laine sans arrière-pensée; mais ne comptez pas trop sur la justice des hommes. On représente cette bonne dame-là comme aveugle ou les yeux convertis d'un bandeau. Ce sont les artistes, gens primitifs, qui ont imaginé ces allégories incomplètes. S'ils m'avaient consulté avant de

commettre cette bévue je leur aurais dit de peindre une dévergondée portant des lunettes où à la place de verres on aurait placé des louis d'or.

Bonsens. — Mon jeune ami vous traitez ces choses-là bien gaiement et légèrement; je n'ai rien à dire de cela, car je ne veux pas vous effaroucher et lever au ciel des yeux indignés. Il faut que jeunesse se passe et je ris bien le premier de vos plaisanteries; mais pourtant il me semble que vous ne pouvez pas continuer sérieusement à faire votre carrière à protéger ainsi des coquins de bas étage. Il faudrait, ce me semble, viser plus haut et chercher des causes plus importantes et plus nobles.

Languille. — C'est bien aussi ce que je me propose de faire quand l'occasion s'en présentera et dès que les grands coquins s'adresseront à moi je serai fier de leur accorder l'usage de mes talents. Je pense qu'il me sera plus profitable d'être employé par des gros banqueroutiers, par des accapareurs d'héritages, par des commis de banques défalcataires que par des simples filous. Mais vous savez, Monsieur Bonsens, il y a un commencement à tout.

Julien. — Tenez, mon cher Monsieur Bonsens, je vous prie de ne pas prendre au sérieux mon ami. Il aime à rire de tout et pourrait vous occuper ainsi toute la nuit sans que vous en profitiez tirer rien de grave. Mais il ne faudrait pourtant pas le juger par là, car au fond, c'est, je vous assure, un bon cœur, un brave camarade et qui vaut mieux qu'il ne le dit.

Languille. — Oui, mon brave Julien, tout ce que je veux c'est le bien de la veuve et de l'orphelin.

Pétrus. — Satané farceur d'avocat, va! Il faut que je vous parle avant que vous partiez pour la ville. Il y a un homme qui prétend que je dois lui rendre l'an-